

REVUE PRESSE

FACE DE CUILLERE
de Lee Hall

Mise en scène Alain Batis

CREATION 2008

CONTACT DIFFUSION

Emmanuelle Dandrel : 06 62 16 98 27 / e.dandrel@aliceadsl.fr

CONTACT COMPAGNIE

Compagnie La Mandarine Blanche

01 48 32 47 06 / 06 80 16 92 55

la.mandarineblanche@free.fr/www.lamandarineblanche.fr

LE FIGARO

Samedi 13/Dimanche 14 septembre 2008

« Face de cuillère » à la Cartoucherie

THÉÂTRE. Dans le cadre du très intéressant programme proposé par le Théâtre de l'Épée de bois, qui réunit de jeunes talents sous la férule de Jean-Claude Penchenat, ne ratez pas *Face de cuillère* du Britannique Lee Hall, scénariste de *Billy Elliot*. Traduite par Fabrice Melquiot, mise en scène avec une intelligence profonde par Alain Batis, la pièce, un monologue drôle et bouleversant, est interprétée par une jeune comédienne magnifique, Laetitia Poulalion. Dans un décor de papier, une enfant pas comme les autres nous apprend à réfléchir. Durée : 1 h 10.

■ Renseignements au 01 48 08 39 74 et sur www.epeedebois.com

Armelle HELIOT

Le temps des découvertes

Par [Armelle Héliot](#) le 16 septembre 2008 16h16

La rentrée théâtrale 2008 nous réserve une cascade de belles surprises. Pas tout à fait dans les grandes allées des spectacles de prestige dont nous vous reparlerons par ailleurs, de Michel Bouquet à Laetitia Casta. Mais, réservant quelques soirées à des rendez-vous moins médiatisés, nous voulons saluer deux artistes très jeunes et très originaux.

Ne manquez pas, au théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes, dans le cadre d'un festival de dimensions modestes, mais d'une très grande ambition, "Un automne à tisser", la version de *Face de Cuillère* qui s'y donne actuellement. Ce texte a été révélé en France par Romane Bohringer, dans une mise en scène de Michel Didym. Il a été composé par le britannique Lee Hall, connu notamment pour être le scénariste de *Billy Elliot*, le beau film de Stephen Daldry, histoire d'un enfant de mineur qui réalise son rêve : devenir danseur... *Face de cuillère* est le monologue d'une petite fille "différente", "attardée" comme on le dit parfois, et comme si cela ne suffisait pas au malheur, elle souffre d'un cancer... Un mélo ? Pas du tout. C'est de vitalité, mais sans complaisance et sans mièvrerie que parle l'écrivain. Traduit par Fabrice Melquiot (L'Arche éditeur), le texte est ici mis en scène par Alain Batis, homme de théâtre complet, qui joue et écrit, et s'est entouré d'une remarquable équipe. Tout est beau et sensible dans cette proposition : le décor de papier de Sandrine Lamblin, les lumières de Jean-Louis Martineau, le costume de Jean-Bernard Scotto, le son de Sébastien Berteau. Seule en scène, mais pas toute seule car ici le papier se fait personnage et des ombres jouent avec la jeune héroïne, **Laetitia Poulalion** nous subjugue. Elle a trouvé l'exact ton. Le juste timbre, acide et doux à la fois, d'une petite fille qui est un personnage combattant. C'est superbe et d'une délicatesse extrême.

A voir à **l'Épée de Bois** jusqu'au 26 septembre. Et ne ratez pas les autres rendez-vous de cet "Automne à tisser" qui s'épanouit jusqu'au 2 novembre, sous le parrainage de Jean-Claude Penchenat, dans le théâtre d'Antonio Diaz Florian (01.48.08.39.74).

... Au tout début, la version par Alain Batis de *Face de Cuillère* de Lee Hall a permis la révélation d'une jeune interprète à suivre, Laetitia Poulalion, servie par un spectacle d'une grande délicatesse et d'une inventivité remarquables...

Mercredi 17 septembre 2008

“Face de Cuillère”, de Lee Hall

Une révélation

ON CONNAISSAIT le monologue écrit par le scénariste britannique de Billy Elliot car Romane Bohringer l’a joué très bien. Mais voici une nouvelle version remarquable qui nous permet de découvrir un excellent festival.

Fabrice Melquiot signe la traduction, Alain Batis la mise en scène, Sandrine Lamblin le décor de papier qui devient un partenaire de la jeune interprète.

Face de Cuillère, c’est Laetitia Poulalion, très bouleversante mais sans sensiblerie néfaste. Car on peut craindre trop de larmes : une petite fille pas comme les autres, innocente et trop douée pour le calcul, une petite fille, qui, en plus, a un cancer. C’est beaucoup, non ?

Mais ce monologue est écrit avec tant de sensibilité, de vérité, que l’on ne bascule jamais dans la mièvrerie. C’est un pur moment de profonde théâtralité. C’est très beau et très tenu, très inventif et sans facilité.

Vraiment, une révélation cette jeune femme. Tout l’art d’Alain Batis est dans la sobriété et l’exactitude. Mais il aime aussi les images, la délicatesse des miracles de la simplicité - papiers déchirés, ombres, sons, musiques, - qui font le théâtre dans sa pureté et sa puissance.

Ce spectacle est donné dans le cadre d’une sorte de très intéressant festival qui se déroule à l’Epée de Bois et dont l’inspirateur est Jean-Claude Penchenat. A ne pas rater.

Armelle Héliot

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini Ce sont là folies en tout genre

Parrainé par Jean-Claude Penchenat, le festival **Un automne à tisser a lieu jusqu'au 2 novembre.** Alain Batis (Cie La mandarine blanche) y présente sa mise en scène de *Face de cuillère*, pièce de l'auteur britannique Lee Hall traduit par Fabrice Melquiot (1). Il s'agit du soliloque d'une enfant « attardée », selon son propre terme, de surcroît atteinte du cancer et dont les parents sont séparés. Soignée par un docteur juif, elle est ainsi à même d'évoquer la Shoah, tandis que son amour pour l'opéra et singulièrement pour la Callas, dont elle mime parfois l'interprétation en play-back, lui ouvre des horizons grandioses. C'est beaucoup pour un seul petit être souffrant tout le malheur du monde, mais l'auteur, somme toute, tient la gageure à bout de bras en tablant sur une écriture à vocation poétique, parsemée de sautes d'humour. La validité émotive de la représentation repose évidemment sur les épaules de la comédienne Laetitia Poulalion. Elle s'invente une voix puérile plausible, des gestes compulsifs crédibles, bref un comportement surprenant qui convainc à la longue, par des arguments physico-affectifs, que l'angélisme humaniste mis en œuvre par Lee Hall – il connaît son métier d'écrire et le pratique habilement – l'autorise à se coudre dans la peau d'une petite fille surdouée que le mal ne peut terrasser. Remarquable est le soin apporté au décor de toile et de papier blancs (Sandrine Lamblin), aux lumières (Jean-Louis Martineau), au costume (Jean-Bernard Scotto) et au son (Sébastien Berteau). Tous participent efficacement au projet mené à bien par Alain Batis, qui aboutit à une réalisation dûment pensée, réfléchie, raffinée, qui donne toute sa chance à une écriture du sentiment.

FACE DE CUILLERE

Théâtre de l'Épée de Bois (Vincennes) septembre 2008



Monologue de Lee Hall, mise en scène de Alain Batis, avec Laetitia Poulalion.

Dans le cadre de l'édition 2007 du Festival Un automne à tisser dans ce même lieu du Théâtre de l'Épée de Bois, **Alain Batis**, comédien, metteur en scène et fondateur de la *Compagnie La Mandarine Blanche*, avait proposé "Neige" d'après Maxence Fémine, "Les quatre morts de Marie" de Carole Fréchette et "L'assassin sans scrupules..." de Henning Mankell, trois spectacles enthousiasmants d'intelligence, de maîtrise et de beauté qui constituaient, notamment, autant de déclinaisons du questionnement métaphysique fondamental, celui du sens de la vie.

Pour l'édition 2008, il présente "**Face de Cuillère**" de **Lee Hall** qui ressortit à la même thématique à travers le regard d'un être symbole de l'innocence ultime, une jeune enfant autiste, de surcroît atteinte d'un cancer incurable, qui, au terme d'un monologue concentrique qui raconte sa drôle de petite vie, délivre un secret, celui "tout le truc d'être vivant c'est de trouver l'étincelle", l'étincelle magique à partir de laquelle est né tout ce qui existe.

Alain Batis, entouré de sa fidèle équipe, **Sandrine Lamblin** pour les décors, **Jean-Louis Martineau** pour les lumières, **Jean-Bernard Scotto** pour les costumes, **Sébastien Berteau** pour le montage sonore d'extraits d'opéra chantés par Maria Callas, réussit, une fois encore, un spectacle exemplaire, magnifique, profond et nourri, à la scénographie épurée, d'une poésie totale, d'une ampleur évanescence et lyrique qui plonge le spectateur dans une dimension magique.

Un spectacle troublant et fascinant porté par une jeune comédienne lumineuse, **Laetitia Poulalion**, présence diaphane, presque irréelle, incarnation parfaite d'un petit lutin blanc, émanation enchantée, émissaire magnétique d'un au-delà prophétique, se meut dans son univers, un décor blanc céleste, "une page blanche qui tombe du ciel" qui délimite un espace de méditation et de projection des rêves et des ombres.

Le spectateur vit cet instant en symbiose totale avec cette incarnation parfaite d'un petit lutin blanc, suspendu à ses lèvres, à ses gestes, à son papillon lumineux ou à son ange en papier découpé, et quand Face de cuillère s'effacera, ne laissant derrière elle qu'une "poussière d'ange", il n'y aura point de tristesse puisqu'elle lui aura laissé son étincelle.

Le théâtre est-il prophétique et peut-il changer le monde ? En tout état de cause, ce spectacle aura changé la vie de ceux qui l'auront vu.

Mardi 27 octobre 2009

Face de Cuillère Théâtre de l'Opprimé (Paris)

Un ange passe...

Le scénariste de Billy Elliot, Lee Hall, a écrit ce curieux monologue déroutant et parfois presque léger malgré une thématique on ne peut plus dramatique. Face de cuillère est une petite fille attardée mentale, atteinte d'un cancer qui ne recule pas, malgré un traitement de choc. Incarnée magnifiquement par Laetitia Poulalion, cette petite fille sans nom, d'une vitalité fascinante, pourrait presque nous réconcilier avec la mort. Un spectacle qui nous prend par la main et nous entraîne avec tendresse aux frontières de nos angoisses les plus profondes, sans jamais nous laisser sombrer.



Voilà qui est très risqué ! Parler de la souffrance d'une enfant condamnée sans tomber dans l'insupportable est une sacrée gageure. D'autant que l'enfant en question cumule les épreuves puisqu'elle est autiste et atteinte par un cancer incurable. Son médecin, pour l'encourager, lui raconte des histoires d'enfants juifs qui ont subi les camps de concentration. Raconté comme ça, on pourrait presque en rire tellement cela semble énorme. Et pourtant...

Le regard de Face de cuillère sur les adultes qui l'entourent est implacable et pour autant sans jugement. Oui, les adultes ont peur de la mort, ils boivent, ils crient, ils pleurent et ils se séparent mais pour elle « ce qui cloche avec la mort, c'est qu'il n'y a même pas rien » et ça, c'est dur à accepter. Alors, en attendant, elle écoute la Callas parce que c'est beau et triste à la fois et elle se raconte avec des mots simples, imparables.

La mise en scène d'Alain Batis accompagne pas à pas Laetitia Poulalion qui nous hypnotise. Coincée dans ce corps bouillonnant de vie, mais qui la trahit un peu plus chaque jour, le regard de cette enfant au bord de ne plus être, brûle d'une force terrible. La palette de jeu de la comédienne est bouleversante. Elle a su trouver la juste distance pour interpréter le handicap de l'enfant, les pensées se bousculent dans sa bouche, son corps danse les mots et ses mains s'entortillent sur elles-mêmes. Autour d'elle, tout est blanc, le blanc du vide, de l'hôpital, le blanc qu'elle va laisser en partant. Elle joue avec des oiseaux de papier, des poupées de papier froissé, déchiré, et la lumière en ombre chinoise apporte une dimension onirique, poétique à son existence. Parce que parfois, il vaut mieux rêver sa vie...

Photo : © Estelle Fridlender

Stéphanie Richard

FRANCE INTER
par **Laure Adler**
le samedi de 0h05 à 1h
studio théâtre

samedi 31 octobre 2009

Les coups de cœur de Mr Guy



Face de Cuillère de Lee Hall

Traduit de l'anglais par Fabrice Melquiot

Mise en scène: **Alain Batis**

Avec: **Laetitia Poulalion**

Sandrine Lamblin (décor)

Jean-Louis Martineau (lumières)

Jean-Bernard Scotto (costumes)

Au Théâtre de l'Opprimé 78-80 rue du Charolais 75012 Paris, jusqu'au 22 novembre

Il nous est tous arrivé un jour ou l'autre d'être étonnés par la spontanéité, la véracité de la parole d'un enfant. Une parole libre, non encore soumise à la censure ou l'autocensure. Nous avons tous en nous la blessure de cette parole interrompue.

C'est cette parole là que nous entendons pendant toute la durée de "Face de cuillère". Elle résonne en nous, elle qui fait fi de tout raisonnement logique et bienséant.

Elle est née de travers, Face de cuillère, elle a un cerveau spécial, "J'étais faite pour être attardée" nous dit-elle. Autiste, elle a un cancer, elle va mourir. Elle aime le chant lyrique, tout comme la grand-mère de son docteur qui chantait des airs d'opéra dans les camps de la mort.

Toute la force de l'écriture de Lee Hall repose sur cette faculté à nous émerveiller jusqu'au sourire, là où le destin de Face de cuillère devrait nous affubler du rictus de la tristesse.

Un véritable hymne à la singularité, à la lumière. Pas celle qui s'oppose aux ténèbres dans un langage manichéen, mais celle proche des lucioles de Pasolini. "Tout le truc d'être vivant c'est de trouver l'étincelle" nous dit Face de cuillère.

Avec la mise en scène d'Alain Batis, la scénographie de Sandrine Lamblin, les lumières de Jean-Louis Martineau et les costumes de Jean-Bernard Scotto, c'est toute une compagnie et son savoir faire qui nous restitue l'univers poétique de Lee Hall: La Mandarine Blanche.

Laetitia Poulalion est remarquable dans le rôle de "Face de cuillère", il faut un superbe talent pour tenir sur le fil de cette écriture.

Un spectacle salvateur, en ces temps d'émotions faciles. Une belle résistance de l'enfantine poésie, ouverte à tous les possibles, face à l'infantilisme ambiant.

Guy Flattot

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



NOVEMBRE 2009

Critique / Face de cuillère

Laetitia Poulalion, guidée par Alain Batis, livre avec une poignante candeur la parole d'une enfant pas comme les autres.

C'est une petite fille « spéciale ». Face de cuillère, c'est comme ça qu'on l'appelle. Parce qu'elle a la figure toute ronde et la tête de travers. Elle est née comme ça, différente. Elle est nulle pour les jeux, ne parle pas comme les autres mais elle « voit » les nombres. Autiste, disent les médecins. Ils disent aussi qu'elle va mourir, qu'un sale cancer s'est glissé dans son corps et peu à peu le dévore de l'intérieur. Elle aurait bien aimé être chanteuse d'opéra pour donner des morceaux de beauté aux hommes, mais elle sait qu'elle n'aura pas le temps de grandir. Alors elle écoute la Callas, qui chante si bien la tragédie de l'être, elle observe les vivants alentour batailler au quotidien contre les coups de l'existence, tenter de s'en sortir avec la pelote tout emmêlée des sentiments. Son père, philosophe paumé, barré avec une pouf, sa mère noyée dans la vodka, ses camarades abrutis de techno, Madame Patate, femme de ménage qui lui apprend la tolérance et rêve de vacances à Ibiza, les médecins de l'hôpital et leur franchise malhabile, le docteur Bernstein, fils d'une rescapée des camps de concentration... Tous, elle les regarde, curieuse, attentive, se dépatouiller avec la vie.

Faire jaillir l'étincelle en chacun

Elle, elle raconte les heurts d'une enfance mangée par la maladie, puis les rayons, la chimio, l'hôpital. Elle se bricole une « philosophie » en recollant des bribes d'explications attrapées de-ci de-là, des phrases chopées au vol ou des mots perdus qu'elle recueille soigneusement et qu'elle coud ensemble au fil de drolatiques raccourcis. Pour essayer de comprendre, pour accepter l'inacceptable. Sa disparition. Et sans doute comprend-elle l'essentiel : que le sens que tout le monde cherche ailleurs se trouve en soi, que « *tout le truc d'être vivant, c'est de trouver l'étincelle* » et de la faire jaillir vers les autres. Dans la blancheur fragile d'un décor de papier, Laetitia Poulalion manie sans mignardise la candeur abrupte et les cocasseries du parlé enfantin. Elle gagnerait à poser sa voix mais livre avec une joyeuse franchise le poignant monologue de Lee Hall, auteur britannique, scénariste entre autres de *Billy Elliott*. Le corps parfois crispé de gestes compulsifs, elle laisse deviner les souffrances de la chair, les ombres qui effraient le cœur. Alain Batis signe une mise en scène astucieuse avec de chiches moyens, usant des marionnettes et du théâtre d'ombre pour donner vie au monde intérieur de cette adolescente à peine éclosée... condamnée, mais rayonnante.

Gwénola David

Face de cuillère, de Lee Hall, traduction de Fabrice Melquiot, mise en scène d'Alain Batis, jusqu'au 22 novembre 2009, à 20h30, sauf le dimanche à 17h, relâche lundi et mardi, au Théâtre de l'Opprimé, 80 rue du Charolais, 75012 Paris. Rens. 01 43 40 44 44 et www.theatredeloppriime.fr . Le texte est publié aux éditions de L'Arche.



FACE DE CUILLERE

Publié par Safidine Alouache dans Théâtre le 04 nov. 2009

Face à Face

On l'appelle Face de cuillère car son visage est rond. Comme quand on se regarde dans une cuillère. Elle adore l'Opéra, de la vraie musique comme elle dit. Elle nous raconte sa vie, le mal dont elle est atteinte, sa probable mort qui rôde inlassablement autour d'elle et la séparation de ses parents. Sa rencontre aussi avec le professeur Bernstein. Toute une tranche de vie d'une jeune femme sans âge et pourtant si jeune. D'une femme autiste, douée pour la Vie et pour les chiffres.

Le spectacle démarre avec « Casta diva » de l'opéra Norma de Bellini avec la voix sensuelle et envoûtante de Maria Callas. Maria Callas accompagne le spectacle tout du long. La passion de l'Opéra de Face de cuillère est sa raison d'être. Sa passion. Son refuge. Elle a aussi le don de voir les chiffres, les dates. Un don venu de son autisme dont elle s'amuse sans y trouver une règle de vie.



Crédit photo : Estelle Fridlender

De l'Art et de l'Opéra avec une pincée de passion

La mise en scène d'Alain Batis est efficace, simple et direct. Tout est fragile et sensuel dans les mots et les gestes de Face de cuillère. Une belle exploration dans l'esprit d'une autiste incarnée par la superbe Laetitia Poulalion qui nous mène dans un monde habité par la force et l'émotion. Le décor est fragile, fait de papier construit dans une belle mosaïque de couleur blanche. Les autres couleurs sont ailleurs, dans le regard de l'autiste, dans le souffle des mots, dans l'intelligence des propos tenu sans détour par une jeune fille sur la Mort, sur le rapport de ses parents face à la maladie et qui finissent par se séparer.



Crédit photo Estelle Fridlender

La scène semble représenter la chambre de la jeune femme dans laquelle elle bâtit au fil de la pièce le décor. Là, elle découpe sur le papier un homme qu'elle suspend à un fil, ici un autre homme, là une libellule, plus loin une reine. Elle danse avec celle-ci et entre à la fin du spectacle dans son royaume en princesse. Celui de la mort sans doute. Une mort omniprésente. Par des propos plein d'espièglerie, elle bouscule l'évidence de la mort pour la regarder en face. Elle va mourir et le sait. Plus qu'aucun autre.

C'est aussi la visite dans le quotidien d'une jeune fille qui ne vit que par la musique, d'un couple de parents qui se déchire car un enfant autiste c'est aussi vivre avec la douleur et le déchirement. Tout est poignant dans le texte car il mêle des vérités de tous les jours avec franchise et émotion. Tout semble vécu. Autant dans le jeu que dans le texte. Un très beau texte de Lee Hall, scénariste de Billy Elliot, traduit par Fabrice Melquiot dans une mise en scène bien inspirée d'Alain Batis qui par touches successives file les métaphores dans le jeu et dans la scénographie.

Le texte est de toute beauté. Rien ne manque. Intelligent, bouleversant, il interpelle le spectateur. Sans verser dans l'émotivité, ni le mélodrame, il invite à un voyage vers l'Autre, l'Ailleurs... l'autisme. A travers l'autisme, c'est la différence de l'Autre qui nous fait face. Sans verser dans la moralité, Lee Hall a l'intelligence de présenter la Différence dans sa Beauté et sa Plénitude. Remarquablement bien joué, Laetitia Poulalion incarne l'enfance et la maturité d'une fille face à sa maladie. Tout est pesé, chaque mot renvoie à une attitude, une expression, une émotion que la comédienne arrive à habiter jusque dans sa gestuelle. Un grand moment de théâtre.

Safidine Alouache



Face de Cuillère

L'Élan Primordial

Alain Batis invite les spectateurs au Théâtre de l'Opprimé pour une épopée lyrique et poétique. La mise en scène, de ce monologue, sublime le destin de son héroïne vivant à la frontière de la vie et de la mort, de l'extase et de l'enfer.

Une enfant autiste exprime à travers le récit de son quotidien sa tragédie. Entre un univers familial déchiré et ses classes dans une institution spécialisée, elle se laisse aller à l'émotion que lui procurent les chanteurs d'opéras. Des instants d'intense légèreté et de plénitude qu'elle vit grâce à la musique. Ainsi transcende-t-elle les souffrances de sa condition et s'offre un lieu où vivre sa sensibilité. Sa parole a le poids de celle d'un sage qui après avoir parcouru l'univers sait ce qui est essentiel. L'innocence devient alors sagesse. Une enfant pas comme les autres, des adultes perdus et impuissants et une puissance créatrice à l'origine de toute forme de vie.

Toute la beauté de la mise en scène vient de sa force poétique. Dans un décor minimaliste, les mots du personnage se lient aux chants lyriques. La voix de Maria Callas résonne le temps d'un silence, le temps d'une délivrance. Elle s'allie avec les gestes de l'enfant qui, tel un oiseau vole dans cet autre temps. Une longue traîne de papier part du haut de la scène et s'y pose pour être transformée en objets animés. Dans les airs, deux fils rouges délimitent des espaces inconnus, invisibles à l'œil nu qu'un jeu d'ombre et de lumière accentue. S'y reflètent les mouvements d'un esprit qui navigue dans une eau trouble. Laetitia Poulalion incarne cette petite fille avec une candeur qui interroge, remue et déstabilise, sans jamais verser dans la caricature et le misérabilisme. Cette pièce est une ode à cette autre manière de vivre qu'est la poésie. Le geste et la parole se rencontrent alors. De leur union naît un sentiment de joie et d'amour qui apaisent et recentrent l'homme dans son humanité.

Sabine Pinet

De LEE HALL - Mise en scène : Alain Batis - Avec Laetitia Poulalion - Décor : Sandrine Lamblin - Lumières : Jean-Louis Martineau

Le FIGAROSCOPE du Mercredi 4 Novembre



« Face de cuillère », un monologue bouleversant

Face de cuillère

Théâtre de l'Opprimé, 80, rue du Charolais (XII^e), Tél. : 01 43 40 44 44.
Jusqu'au 22 novembre.

Écrit par Lee Hall, le scénariste de *Billy Elliot*, ce monologue bouleversant nous livre la parole d'une petite fille à la bouille ronde, au cœur énorme et au corps malade. Jamais larmoyant, toujours drôle et émouvant dans la traduction de Fabrice Melquiot.

******Dans une scénographie très belle faite de papier, Laetitia Poulalion est d'une vérité bouleversante, très bien mise en scène par Alain Batis. Magnifique ! A.H.***

Samedi 10 juillet 2010

FACE DE CUILLERE
de Lee Hall

Th. Du Ring

« Face de cuillère » est le cruel surnom que l'on a donné à une petite fille dès sa naissance. Elle a un visage lunaire, elle est attardée mentale son arrivée au monde s'est mal passée... mais son cœur est rempli de beauté et d'amour.

Elle n'est pas si attardée que ça d'ailleurs, elle dit des choses sur les adultes, sur sa maladie, ses parents, la « pouffe » de son père de façon très drôle et naturelle. Pas de pathos, pas de pleurnicheries.

Elle est sanctifiée par son amour pour l'opéra et les divas, on entend tout du long Maria Callas, les airs d'opéras sont d'ailleurs choisis en fonction de ce que dit « face de cuillère » et des personnages en papier qu'elle fabrique. Elle plaint d'ailleurs sincèrement une petite copine qui se trouve dans le coma et qui ne risque pas de se réveiller avec la musique qu'elle écoute !

C'est un monologue porté divinement par Laetitia Poulalion, toute de blanc vêtue telle Colombine, c'est un ange qui a rendez-vous avec la mort, un cancer la ronge, et elle raconte ses souffrances face aux effets secondaires de la chimiothérapie, dont on se demande si le traitement n'est pas aussi néfaste que la maladie...

Elle a un amour des autres, de ses parents, de Mme Patate la femme de ménage si gentille, et du Dr Bernstein. Elle s'inquiète pour eux pas pour elle.

Ne vous trompez pas, ce n'est pas larmoyant ou atroce malgré le sujet, c'est un bel hymne au courage et à la vie. On est ému sans jamais tomber dans le mélodrame.

Les quelques étincelles d'amour de « face de cuillère » vous auront atteindront en plein cœur.

Anne DELALEU

Le blog de Martine Silber : Marsupilamima

lundi 19 juillet 2010

Avignon off, on va voir quoi? On va où?

Comment choisir? C'est un peu mission impossible. Les gens sérieux font un programme à l'avance en fonction des lieux et des horaires, les autres font comme ils peuvent, le bouche-à-oreille aidant. Bien sûr, le catalogue (car c'est vraiment un catalogue comme celui de la manufacture ou celui de la Redoute) est bien fait, avec ses multiples entrées, son plan, ses "pitch" etc. etc. N'empêche, y en a trop! Et chacun y va de ses conseils avisés, de ses haussements d'épaule, de ses soupirs de découragement.

On finit par se dire qu'après tout, le meilleur moyen de ne pas se planter, c'est d'aller revoir un spectacle...Pas très audacieux, certes, mais aussi délicieux que de relire un livre. Par exemple, tiens, ***L'Apprentissage*** de Jean-Luc Lagarce que je n'ai pas revu depuis ce 7 décembre 2008, est à La Luna.



Ou ***Face de cuillère*** de Lee Hall (scénariste du film Billy Elliot) qui avait été créé par Michel Didym et Romane Bohringer et que l'on retrouve ici toujours dans la traduction de Fabrice Melquiot (éd de l'Arche) avec une comédienne époustouflante, Laetitia Poulalion, mise en scène par Alain Batis, au Ring. Née toute cassée, Face de Cuiller est une petite fille qui adore l'opéra et joue génialement avec les chiffres. Une petite fille qui va mourir d'un cancer et qui dit le désespoir, l'incompréhension, son cerveau pas comme les autres, l'amour de ses parents ou de madame Patate, l'attention des docteurs, Dieu, l'holocauste....Pas gai? Non, mais si. On oublie la tragédie, le mélo, par le texte et la grâce de la comédienne, ses mains retournées, fébriles, son corps déglingué et attentif, sa voix qui voudrait tant chanter la beauté.

LES TROIS COUPS

www.lestroiscoups.com

Mardi 13 juillet 2010

« Face de cuillère », de Lee Hall (critique de Lorène de Bonnay), Off du Festival d'Avignon 2010, Le Ring à Avignon

Affronter l'indicible

Avec de grandes cuillères de grâce

Le metteur en scène Alain Batis présente au Théâtre du Ring sa vision du texte de Lee Hall, « Face de cuillère », découvert en 2003. La traduction est signée Fabrice Melquiot. Le monologue, interprété dans une précédente version par Romane Bohringer, est aujourd'hui porté par la bouleversante Laetitia Poulalion.

L'auteur britannique Lee Hall, connu pour ses traductions et adaptations théâtrales, accède vraiment à la notoriété grâce au scénario du film *Billy Elliot* en 1999. L'année suivante, il écrit sa première pièce, *Spoonface Steinberg* : « Face de cuillère », fillette autiste surnommée ainsi à cause de sa bouille toute ronde, est née.

Non seulement cette gamine n'est pas comme les autres enfants, mais en plus ses parents se déchirent, elle attrape un cancer, et elle est juive. Alors évidemment, son monologue suscite le pathos. Mais avec une infinie justesse, une alchimie délicate entre l'humour, la crudité de l'enfance et la poésie. Cette histoire prend aux tripes, mais sans jamais verser dans le mélodrame. Comment est-ce possible ?



Déjà, Face de cuillère commence par nous parler de sa passion pour l'opéra. De sa sensibilité, de son intelligence, de sa différence. De fil en aiguille, elle évoque avec ses mots d'enfant « attardée » (plutôt surdouée, en fait) la séparation de ses parents, la relation avec la nourrice, le cancer, la rencontre avec le Dr Bernstein, ses interrogations sur la mort. Elle explique que les chanteurs d'opéra la fascinent lorsqu'ils « meurent dans la lumière » de la scène, que leur voix est immortelle... L'univers délicatement tissé par Lee Hall parle ainsi d'anormalité, d'art, de mort et de transcendance, avec des mots d'enfant, d'adulte, de fou, de poète. Des mots tendres et décalés.

Laetitia Poulalion s'empare du texte avec une énergie vitale inouïe, et l'illumine avec générosité. Son travail sur la gestuelle et les mimiques des enfants autistes ou des artistes d'art brut confère à son jeu une véracité et un raffinement saisissants. Vêtue d'un simple costume blanc (d'enfant, de malade ou de Pierrot lunaire), Face de cuillère affronte la mort sur scène, dans un petit espace d'une blancheur immaculée et onirique. La scénographie matérialise l'indicible : l'âme, le chant divin, la finitude, le silence. Le décor est simple, ultra dépouillé, mais parvient à tout créer, avec du rien : la comédienne utilise la lumière, le papier et l'argile pour faire des marionnettes, des oiseaux, des chanteurs, pour figurer son étincelle de vie qui s'envole. En outre, le monologue est accompagné presque de bout en bout par le répertoire sublime de la Callas (*la Norma* de Bellini, *la Tosca* de Puccini).

De l'émotion pure jaillit ainsi constamment du plateau et soulève le cœur du spectateur. On pourra considérer que c'est trop. Pourtant, l'écriture du sentiment a aussi sa place au théâtre. Surtout lorsqu'il est ainsi manié : avec grâce.

Lorène de Bonnay

Face de cuillère

Face de cuillère est une enfant qui parle. Elle parle de sa naissance difficile, de son père absent, de sa mère qui aime la vodka, de son visage rond que les autres voient comme un globe lisse, comme au dos d'une cuillère. Ce n'est pas une petite fille comme les autres, elle est différente, elle aime l'opéra et écoute la Callas, elle se découvre un talent pour les nombres, comme ça, mais n'en fait pas toute une histoire. Elle se raconte, elle raconte surtout son cancer, sa rencontre avec le docteur Bernstein qui, à travers sa propre histoire familiale, lui apprendra la vie et la dignité.

C'est une belle histoire douloureuse, celle de la vie trop courte d'une enfant, celle d'une maladie implacable, mais c'est pourtant l'histoire d'un amour éperdu de la vie.

On évolue dans univers tout blanc ; tout en parlant, la petite fille se fabrique un monde de papier dans lequel elle finira par se fondre. On pourrait craindre le pathos, le sentimentalisme qui tire les larmes, mais c'est tout autre chose que ce spectacle. Certes, les larmes viennent de temps en temps, mais jamais les effets faciles ne sont recherchés.

Laetitia Poulalion qui donne corps à Face de cuillère lui donne aussi la voix d'une enfant et parvient à trouver la distance et l'humour indispensables pour éviter l'écueil de la sensiblerie. Il en faut du talent, pour parler de la maladie et de la mort d'un enfant, et trouver le ton juste. Il semblerait bien que l'auteur, Lee Hall, et son interprète y soient parvenus. .

Jean Regad

Jeudi 22 juillet 2010

Face de cuillère **

Et si le théâtre était le meilleur moyen de parler de l'autisme? C'est ce que nous démontre de manière magistrale Alain Batis en adaptant pour le théâtre le texte **Face de cuillère** du scénariste de Billy Elliot, Lee Hall. Une petite fille autiste, surnommée « Face de cuillère » à cause de sa tête ronde interprétée par la talentueuse Laetitia Poulalion, combat la maladie et la perspective d'une mort prochaine. Mais son regard d'enfant, sa passion pour les « morceaux de beauté » des cantatrices qui « chantent la mort » lui donnent une force, un courage pour affronter les injustices de la vie. Saisi par le décor épuré et par la voix de Maria Callas, le public est ému par ces non-dits, ces tabous sur l'autisme qui sont mis à la lumière des projecteurs. Parler de manière juste de la maladie chez l'enfant tout en ne tombant dans le pathos est un don qui n'est pas donné à tous. La compagnie La Mandarine Blanche le possède incontestablement. Un spectacle bouleversant.



Jonathan Barbier

Face de cuillère



Par **Alexandre Ricard** | le 23/07/10



Coup de coeur



L'histoire d'une vie

LE PITCH

On l'appelle « Face de cuillère ». Elle a une tête toute ronde comme lorsqu'on regarde son reflet sur le dos d'une cuillère. Elle raconte sa passion pour l'opéra, la rencontre avec le docteur Bernstein... Son récit est un hymne à la vie.

L'AVIS DU FESTIVALIER

Une mise en scène poétique est esthétique d'Alain Batis. Un texte très touchant de Lee Hall. C'est incroyable qu'avec un décor en nappe de papier blanche et deux bouts de ficelles suspendues on éblouisse et touche si profondément les spectateurs. L'actrice Laetitia Poulalion nous fait vivre une histoire tragique avec une force difficilement égalable. Face de cuillère nous donne le reflet de son monde qui n'est qu'espoir, plaisir de vivre et gaieté. Pourtant, ce petit bout de vie est une autiste atteinte d'un mal incurable. Sur des airs d'opéra face de cuillère nous fait rire et pleurer pendant une heure et demie et le public a du mal à contenir ses larmes. Un trésor que cette pièce, autant par le texte, la mise en scène que le jeu de l'actrice. Absolument tous les ingrédients sont réunis pour un moment d'intense émotion.

FACE DE CUILLERE de Lee Hall

**Théâtre Le Ring
Avignon Off du 8 au 31 juillet**

Mise en scène : Alain Batis

Avec : Laetitia Poulalion

Du haut de l'au-delà Laetitia Poulalion raconte. Elle est cette enfant retardée comme elle dit, atteinte d'un cancer incurable. Elle raconte son père et sa mère, le docteur Bernstein qui lui parle de la shoah. Elle a cette gestuelle un peu raide des enfants autistes comme si le mouvement voulait être autonome et qu'il fallait sans cesse le ramener à soi.

Bien sûr cette situation est particulièrement émouvante mais ce qu'il nous est donné d'entendre c'est une parole vraie, courageuse, heureuse de la vie, s'interrogeant sur la destinée, s'inquiétant des autres, étonnante de maturité ? Aucune plainte, aucune mièvrerie, la joie d'être transportée par le chant de la Callas qui résonne sur la scène comme un appel.

Le décor est blanc, fait de papier qui se déchire pour faire des personnages accrochés avec des pinces à linge. Laetitia Poulalion exprime avec bonheur la vérité humaine qui pousse, comme on dit des plantes qu'elles poussent ! Elles sont capables de percer l'asphalte, toujours vers le haut.

Claude Kraif